

Lever le voile sur le cinéma du Maghreb

Louise Carrière

Volume 14, numéro 2, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, L. (1995). Lever le voile sur le cinéma du Maghreb. *Ciné-Bulles*, 14(2), 28-31.

LE PALMARÈS 1995

PRIX DE LA
COMMUNICATION
INTERCULTURELLE -
Catégorie long métrage:

Xime
de Sana Na N'Hada
(Guinée Bissau)

PRIX DE LA
COMMUNICATION
INTERCULTURELLE -
Catégorie court métrage:

Un taxi pour Aouzou
d'Issa Serge Coelo
(Tchad)

PRIX DU MEILLEUR
AMBASSADEUR:

Nono Lontange
dans **la Femme blanche**
de Ferdinand Batsimba Bath
et Philippe Turcat
(Congo-France)

PRIX DE LA MEILLEURE
AMBASSADRICE:

Les femmes de l'atelier
de couture dans

**My Vote is my Secret /
Chroniques sud-africaines**
de Julie Henderson,
Thulani Mokoena
et Donne Rundle
(Afrique du Sud)

PRIX DU PUBLIC:
le Démon au féminin
de Hafsa Zinaï Koudil
(Algérie)

PRIX REGARD SUR
LES TÉLÉVISIONS
AFRICAINES:

Dilemme au féminin
de Zara Mahamat Yacoub
(Tchad)

PRIX BANN ZIL KREOL:
l'Exil de Behanzin
de Guy Deslauriers
(Martinique)

PRIX KARL-LÉVESQUE -
Ex-æquo:
**Port-au-Prince, la Troisième
Guerre mondiale a déjà
eu lieu**
d'Arnold Antonin
(Haïti)
et **la Mémoire du fleuve**
de Serge Bile
(Guyane)

Lever le voile sur le cinéma du Maghreb

par Louise Carrière

Vues d'Afrique proposait cette année ses 11^{es} Journées du cinéma africain et créole. Plusieurs films connus en Europe y ont été présentés une première fois ici. Occasion rare car, si la télévision québécoise s'intéresse périodiquement à l'Afrique, il en va autrement des distributeurs de films. Aussi les salles de cinéma ne programment-elles que rarement des films africains.

Que peut nous apprendre ce continent en ébullition, ce continent qu'on dit sacrifié, ce continent d'après les luttes de libération nationale? Plus spécifiquement, quelles images nous renvoie le cinéma du Maghreb, témoin d'une culture qui oppose constamment les mondes arabe et européen. Tous baignés par la Méditerranée, les pays d'Afrique du Nord, héritiers d'un passé jadis glorieux, connaissent actuellement une montée foudroyante de l'intégrisme religieux.

Cette 11^e édition soulignait le travail du cinéaste algérien Merzak Allouache avec la présentation de **Omar Gatlato**, **Jours tranquilles en Kabylie**, **Un amour à Paris** et **Bab el-Oued City**. Mercedes de Nasrallah Yousry et le **Démon au féminin** de Hafsa

Zinaï Koudil représentaient respectivement l'Égypte et l'Algérie en compétition officielle. Plusieurs courts métrages (films ou vidéos) donnaient du Maghreb un portrait dense et complexe et mettaient en évidence les différentes forces sociales actives en Égypte, au Maroc, en Tunisie et en Algérie. La programmation ne comprenait pas de films en provenance de la Libye, mais y fait-on du cinéma?

L'Algérie recomposée et revisitée

L'univers du cinéaste algérien Merzak Allouache exerce une véritable fascination. Son film sur les revendications kabyles donne de l'espoir. **Jours tranquilles en Kabylie** propose une série de portraits sur cette région non arabe qui lutte pour sa culture et ses droits. On découvre à moins de 100 km d'Alger des organisations populaires actives et des femmes non voilées qui travaillent en usine. Mais un problème de taille est mis en lumière: l'école forme des terroristes par son incapacité à prendre appui sur le réel, à éduquer et à former des jeunes qui seront utiles à la société. L'éducation offerte ne donne pas accès au monde du travail et attise la révolte. Les Kabyles essaient, par plusieurs moyens, dont des comités de vigilance dans chaque village, de contrer l'intégrisme islamique qui cherche à se frayer un chemin auprès d'une jeunesse découragée. Malgré les nombreux attentats contre les dirigeants et les démocrates kabyles, la résistance se poursuit; l'Algérie n'est pas réductible au monolithisme arabe musulman.

Avec **Bab el-Oued City**, Allouache revient filmer dans sa ville de prédilection, 17 ans après **Omar Gatlato**, son premier long métrage, retrouvant les personnages du quartier populaire algérien, petits commerçants, ménagères et «services d'ordre». Le film est une chronique de la vie populaire, beaucoup



Bab el-Oued City

plus travaillée que **Gatlato** qui reposait sur des moments disparates liés par une voix off. Ici, nous faisons connaissance avec trois groupes de personnages: les boulangers, les intégristes et les femmes. Chaque groupe compte ses caractères différents, ses moutons noirs et sa figure principale.

Tout l'art de raconter d'Allouache consiste à croiser les intérêts divergents de ces trois groupes. Ces histoires qui s'entremêlent sont ponctuées par deux leitmotifs, celui de la Mercedes et celui du duo français en visite en Algérie. Le premier révèle les visites nombreuses d'un riche magnat avec le chef des intégristes chargé de retrouver le voleur d'un haut-parleur. On ne comprend pas très bien qui encourage ces intégristes dans leur acharnement à châtier un geste irréfléchi. Cette campagne vise le jeune boulanger: dans un geste d'impatience, et à moitié endormi, il a décroché le haut-parleur qui diffuse, cinq fois par jour, les paroles du muezzin. Or, ce jeune homme, lui-même croyant, s'est déjà amendé auprès de son iman qui déplore aussi l'intolérance des fanatiques religieux. C'est un autre film algérien, **l'Algérie dévoilée** d'Ali Akika, qui donne la clef de ces apparitions constantes de la Mercedes, en associant fermement la direction du Front islamique du salut (F.I.S.) aux riches industriels algériens de la viande et des agrumes.

Le deuxième leitmotiv, un Français revisitant Alger 30 ans plus tard avec sa vieille tante aveugle, apporte au film un élément romantique et nostalgique. Ils parcourent ensemble les lieux aimés, les jardins, le front de mer, les terrasses, le cimetière. L'homme commente pour sa tante tous ces paysages, lui cachant les murs décrépits et lézardés, les tombes recouvertes de hautes herbes, bref l'Algérie en crise économique, qui rejette son passé français.

Cette présentation multiforme est affaiblie par le personnage mythique de la «prostituée», ancienne militante amoureuse d'un révolutionnaire (de quelle cause?) qui sauve in extremis, avec sa fortune, le héros boulanger des attaques intégristes. Une femme arabe patiente, réservée mais pleine de vie, ouvre et clos cette chronique algérienne. On ne peut s'empêcher d'y voir la transposition de l'Algérie elle-même, inquiète, en attente d'une réconciliation, déplorant l'abandon et ne sachant ce que lui réserve l'avenir.

Les femmes algériennes

Les films de trois réalisatrices font une entrée remarquée dans la cinématographie masculine de leur

pays. **Fatima et la mer** de Nadia Cherabi et Marek Laggoune propose deux portraits de femmes, Fatima et Nadjette, vivant du travail relié à la mer. La fille part tous les jours dans son petit bateau exercer un métier dangereux et peu payant mais qui la passionne pourtant, la pêche; la grand-mère gère seule toute l'entreprise familiale, s'occupe de l'intendance, participe à l'encan de poissons à Mostaganem. On saisit tout le courage des cinéastes à oser traiter d'un pareil sujet dans l'Algérie actuelle comme on s'inquiète de leur absence à Montréal et de l'incapacité des organisateurs à les rejoindre dans leur pays.

Le Démon au féminin de Hafsa Zinaï Koudil aborde de front un sujet tabou dans plusieurs médias algériens: le refus de porter le voile. Le film trace un portrait minutieux d'une famille de la petite bourgeoisie: père architecte, mère enseignante, filles étudiantes, fils rebelle. Le père est gagné progressivement par la maladie mentale qui s'accompagne d'une ferveur religieuse soudaine. Sa piété nouvelle l'associe au fils rebelle pour expurger le diable de la maison familiale, sa femme refusant de porter le voile. Des religieux sont invités à venir exorciser l'opposante et utilisent la torture pour la «libérer». L'oncle paternel poursuit en justice les responsables, critique l'époux et le fils complices puis soustrait ses deux nièces à l'autorité parentale. Inspiré d'un fait réel, le scénario propose une finale hâtive: un procès factice où les agresseurs sont libérés, la femme demeure paralysée à jamais, le père se suicide et le fils se repent.

On connaît les démêlés de la cinéaste avec les autorités algériennes et canadiennes. Koudil milite en faveur d'un Islam tolérant, loin du fanatisme religieux. Film aux propos religieux très respectueux de la parole du Prophète, **le Démon au féminin** est pourtant jugé séditieux dans son pays et frappé sous le coup de l'interdit. Dans un pays où les religieux modérés sont taxés de provocateurs, on est loin des revendications kabyles pour une Algérie laïque et démocratique.

Le chemin à parcourir apparaît clairement dans **l'Âge mur** de Sarah Taouss-Matton, l'histoire de retrouvailles ratées entre trois anciennes amies algériennes séparées par la guerre d'indépendance en 1962. Sarah, juive berbère et cinéaste, vit en France. À Alger, elle recherche Salilah, sa compagne de classe, et Rachel. Les récits des deux femmes se chevauchent, celui de Salilah la disparue et celui de Rachel, immigrée en Israël. Les souvenirs affluent sur cette Algérie de l'enfance perdue et des jours paisi-

PRIX DES DROITS DE LA PERSONNE:
My Vote is my Secret / Chroniques sud-africaines de Julie Henderson, Thulani Mokoena et Donne Rundle (Afrique du Sud)
PRIX IMAGES DE FEMMES:
Dilemme au féminin de Zara Mahamat Yacoub (Tchad)
PRIX IMAGES DE FEMMES POUR LA CRÉATION ORIGINALE:
Un cri dans le Sahel de Martine Condé Ilboudo (Burkina Faso)
PRIX DU DOCUMENTAIRE:
la Tête dans les nuages de Jean-Marie Téno (Cameroun)
PRIX VIDÉOCLIP:
Tann Pou Tann de Masterdji Grasset et Jean-Pierre Grasset (Haïti)
PRIX JEUNESSE:
Noli de Pierre Rouamba (Burkina Faso)
PRIX REGARD CANADIEN SUR L'AFRIQUE ET LES PAYS CRÉOLES:
le Péril «jeunes» de Chantal Lapaire (Canada)
MENTION À:
Fati et les autres... de Françoise Wera (Canada)
PRIX ÉCRANS NORD-SUD:
les Derniers Colons de Thierry Michel (Belgique)
PRIX TOLÉRANCE - Document du Sud:
A Gulf Between Us de Khaled El Hagar (Égypte)
PRIX TOLÉRANCE - Document du Nord:
le Quatuor de l'exil d'Yves Bisailon (Canada)

Les Journées du cinéma africain et créole

Notes sur le cinéma algérien

Dès 1990, la situation de l'industrie cinématographique était déplorable: les studios d'État, la Cinémathèque, la télévision, tout indiquait que le cinéma algérien était mal en point, surtout à cause des ressources financières insuffisantes. C'était avant la montée du terrorisme fondamentaliste et la chasse systématique aux intellectuels. Il est donc intéressant de constater ce qu'il en est à l'heure actuelle de ce cinéma qui fut un porte-drapeau des jeunes cinématographies du tiers monde. On peut dater la naissance de celle-ci à l'immédiat après-guerre lorsque les jeunes cinéastes combattants de l'indépendance font leurs premiers films avec des moyens ridicules; ce furent *l'Aube des damnés* d'Ahmed Rachedi en 1965 et surtout *le Vent des Aurès* de Mohamed Lakhdar Hamina en 1966 qui propulsent le cinéma algérien à un niveau de reconnaissance internationale.

La restructuration des organismes nationaux de production crée une situation où les lourdeurs administratives briment l'éclosion de talents. Mais la production de courts métrages permet à des jeunes cinéastes de faire leurs premières armes comme Mohammed Bouamari avec *l'Obstacle* (1966). Vient ensuite des films comme *le Charbonnier* (Mohamed Bouamari, 1972), *les Nomades* (Sid'Ali Mazif, 1975) ou *Omar Gatlato* (Merzaq Allouache, 1976) qui manifestent un intérêt pour les personnages ordinaires, voire marginaux, de la société algérienne. Cette tendance s'oppose à celle des cinéastes qui se penchent plus sur le passé comme Abdellaziz Tolbi (*Noua*, 1972), Lakhdar Hamina avec *Chronique des années de braise*, Palme d'or en 1975, ou Beni Hendel (*les Déracinés*, 1976). Plus en prise sur le quotidien, des films comme *le Peuplier* de Moussa Haddad (1972), *les Bonnes Familles* de Djaffar Damarji (produit par le F.L.N. en 1973) ou *l'Héritage* de Bouamari



L'Âge mur

bles malgré le colonialisme. Pourtant, la disparition mystérieuse de Salilah jette une ombre sur son combat pour une Algérie moderne, comme le portrait de la riche Rachel vantant les mérites de la vie israélienne laisse le spectateur sur sa faim. La sœur de Rachel, qui travaille dans un kibboutz, éprouve de la difficulté à traduire concrètement sa passion pour la vie spirituelle juive. Sans doute, les chemins différents parcourus par les femmes montrent que les liens communs permettent des retrouvailles affectueuses mais sont insuffisants pour combler le fossé entre les cultures différentes. Une même foi ne garantit plus des positions sociales semblables.

L'Algérie dévoilée d'Ali Akika donne la parole aux intellectuels algériens. Historiquement, ils sont, avec les femmes, les premières victimes des changements sociaux et des périodes de transition. Document remarquable par la clarté de ses exposés et de ses prises de position, on nous présente ici l'image d'une Algérie démocratique, désireuse de mener un combat à la fois contre les politiciens du Front de libération nationale (F.L.N.) et du F.I.S., les deux forces principales qui se disputent le pouvoir, position inconfortable pour ces intellectuels prônant une société bilingue et trilingue, laïque et favorable à l'égalité des femmes. On comprend que les assassinats

politiques visent à faire taire ces voix hardies et que le pouvoir actuel ne se mouille pas trop pour les défendre, lui qui promulguait en 1984 une des lois les plus rétrogrades contre les femmes et les démocrates: le code de la famille, qui officialise la dépendance des femmes envers les hommes de leur entourage.

La fable égyptienne

Deux films de fiction égyptiens exposent de manière différente les tentations, les égarements, les difficultés auxquels se heurtent les Égyptiens aujourd'hui.

A Gulf Between Us de Khaled El Hagar suggère, à travers l'histoire d'un couple, la possible réconciliation entre Israël et l'Égypte, opposés depuis 1948. À Londres, en plein cœur du quartier juif, Ali, un cuisinier d'origine égyptienne, loue une chambre chez Ruth. D'emblée, il tombe amoureux de la jeune femme et multiplie les démarches pour comprendre la culture juive. Les amis et parents respectifs des deux protagonistes s'acharnent à détruire cette union illicite. Malgré un scénario intéressant au départ, le film s'égare dans la simplification et multiplie les invraisemblances.

Pourquoi cet intérêt soudain et compulsif pour la culture juive? Pourquoi Ruth ne fait-elle pas aussi des efforts pour partager la culture arabe? Pourquoi ne démenagent-ils pas dans un quartier ni arabe ni juif pour tenter de vivre cette relation? Le film sent trop la thèse pour convaincre. L'échec de la fin confirme que des intérêts culturels parents sont insuffisants pour amener la paix entre les deux peuples. La haine et les préjugés vont perdurer à jamais.

Mercedes de Yousry Nasrallah raconte l'histoire invraisemblable d'un homme à la recherche de son frère qui finalement rencontre l'amour dans le sosie de sa propre mère. Les péripéties de cet héritier de famille nous promènent du roman policier au mélodrame en passant par la fresque sociale dans le plus pur style baroque méditerranéen. Dans ce flot d'images et d'anecdotes se profile l'Égypte actuelle: les classes sociales, la corruption, le rôle du foot comme catharsis (remplacement des guerres par les joutes sportives, exutoire du nationalisme amplifié par les médias, etc.). Il faut avoir de sérieuses balises pour naviguer dans ce dédale d'histoires aux personnages rocambolesques: une tante lesbienne trafiquante de drogues, un ancien policier lié aux politiciens socialistes désabusés qui veut pincer la tante, un cousin homosexuel devenu religieux, un héros naïf, légèrement efféminé, redresseur de tort, ex-psychiatrisé et ancien militant de gauche, à la recherche de la prostituée au cœur d'or, vierge et pure. Tout un portrait de société!

Certes, ce pays, jadis leader culturel du monde arabe et deuxième pays producteur de films du monde, a perdu bien des plumes depuis 1960. La natalité incontrôlée, l'incapacité des nationalistes à bâtir une Égypte moderne et leur acharnement à poursuivre une politique pour les riches accentuent le mécontentement et favorisent la montée des opposants religieux. L'impossibilité des cinéastes à traiter ouvertement de ces problèmes les conduit inévitablement vers la fable et la transposition.

Un Maghreb déchiré

La facture de plusieurs de ces films du Maghreb est décevante. **Le Diable au féminin** insiste sur le délire du père de manière caricaturale et tombe souvent dans le mélodrame. **Fatima et la mer** ne resserre pas assez son propos et abonde en images inutiles. **L'Âge mur** éprouve des difficultés certaines à unifier son sujet et à traduire de façon juste la vie de ces trois anciennes amies.

L'aspect le plus pertinent des films maghrébins demeure sans conteste le discours général. À ce chapitre, les films présentés cette année parlent haut et fort. À ceux qui glorifient l'existence d'une Algérie, d'un Maroc et d'une Égypte monolithiques, les cinéastes répondent clairement. Le peuple algérien est composé de Kabyles, de Juifs, d'Arabes, de musulmans et de non-musulmans, de femmes et d'hommes. L'histoire du Maroc s'est construite aussi avec l'apport de la communauté juive comme celle de l'Égypte avec l'apport de ses groupes composites. Vouloir réduire les différences au nom de la sainte harmonie ou du nationalisme arabe revient à tuer toutes les différences. À l'heure où l'on cherche à taxer les opposants de tous les crimes, il faut revenir sur les causes du désarroi de la jeunesse, bras vengeur et armé de l'intégrisme religieux. Il faut espérer que les défenseurs de la démocratie liés au cinéma continueront de regarder et d'entendre les forces vives du progrès et de la tolérance. ■

(1974) tentent de coller encore au projet de société socialiste qui est celui de l'Algérie de cette époque.

De nouveaux noms apparaissent ensuite qui font croire à un nouvel essor de ce cinéma avec la romancière Assia Djebar (*la Nouba des femmes du mont Chenoua*, 1977, *la Zerda et les chants de l'oubli*, 1982), Mehdi Charef (*le Thé au Harem d'Archimède*, 1985) ou Mohammed Rachid Benhadj (*la Rose des sables*, 1989). De ces réalisateurs, beaucoup ont continué à faire des films mais surtout à partir de la France et peu ont la possibilité de construire une relève.

(Henry Welsh)



A Gulf Between Us

CINÉBULLES

Vol. 14 n° 2